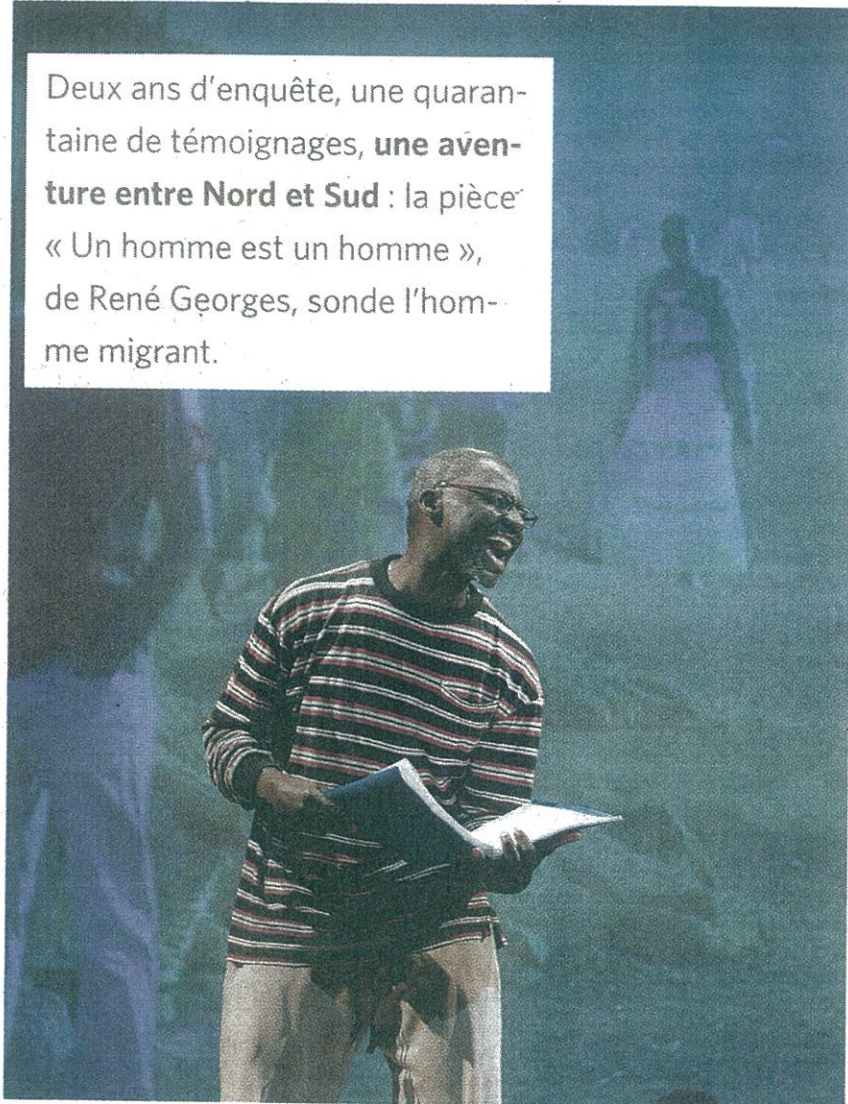


scènes

« Derrière le migrant, il y a l'homme »

Deux ans d'enquête, une quarantaine de témoignages, **une aventure entre Nord et Sud** : la pièce « Un homme est un homme », de René Georges, sonde l'homme migrant.



A partir de témoignages, une histoire du monde croisée avec le vécu des comédiens. © D.R.

ENTRETIEN

On le sent profondément ébranlé par ce projet. René Georges, qui met en scène « Un homme est un homme » avec Salifou Kientega, semble hanté par ces hommes devenus des sous-hommes pour avoir voulu accéder à une vie meilleure. Ces « aventuriers », comme on les appelle en Afrique, l'auteur et metteur en scène les a rencontrés, avec l'aide d'Olivier Coyette, pour tisser un récit à la fois intime et universel. « Un homme est un homme » est le récit de trois Africains en partance pour le rêve blanc. Il y a Afazali, rasta de Ouagadougou, Ansou, l'aîné d'une famille, quittant un village paumé et oublié du Sénégal,

et Charles, sorte de Bukowski à la sauce africaine qui rêve d'une ultime traversée, après bien des échecs. Trois points de vue pour interroger la réalité complexe d'un phénomène qui fait peur : le migrant économique. René Georges nous parle de cette création de longue haleine qui regroupe des artistes de cinq pays différents (Burkina Faso, Sénégal, Tchad, Belgique, et France) et s'accompagne de rencontres-débats à l'issue des représentations au Poche avec une large tournée en Afrique.

Comment avez-vous récolté ces témoignages ?
Nous avons rencontré des gens en France et en Belgique mais nous sommes surtout allés au Burkina Faso, à Garango plus précisément, qu'on appelle aussi la Petite Italie. Deux générations de migrants sont là. Il y a ceux qui, à la fin des années 80, recevaient facilement des visas pour

aller travailler en Europe. Ceux-là ont rapatrié beaucoup d'argent pour construire des banques, des hôpitaux, etc. Et puis, il y a la deuxième génération de migrants, celle qui a travaillé dur à ce rêve de partir en Italie mais n'a finalement pas réussi. J'ai rencontré des éleveurs qui avaient vendu des têtes de bétail pour payer leur voyage mais se sont fait voler tout leur argent et sont restés un an en Mauritanie pour essayer de payer le voyage du retour. Ils m'ont raconté cela, les yeux dans les yeux. Je récoltais deux témoignages par jour, je ne pouvais pas en faire plus. Certains pleuraient en me racontant leur histoire, ce qui est énorme pour un Africain. J'ai appris que l'un de nos témoins s'est depuis jeté dans un fleuve. Il était parti à Naples, avait vécu dans les ordures, puis de petit boulot en petit boulot commençait à s'en sortir. Mais il s'est blessé au pied et il a dû rentrer parce qu'il risquait la gangrène. Il allait enfin sortir de la misère, il avait fait le plus gros. **Le titre, « Un homme est un homme », sous-entend que ces migrants n'en sont presque plus ?** Là-bas, on part parce qu'on n'a rien, pas de boulot, pas d'honneur. Quand, en plus, on est l'aîné de la famille, la pression est terrible : il faut partir pour aider les siens. La famille est comme au pied du ring, regardant son champion qui va boxer. Puis ils partent. On les manipule, on prend tout leur argent et ils perdent leur statut d'homme dans le regard des autres. Ils deviennent des losers. Beaucoup se cachent à Ouagadougou parce qu'ils n'osent pas rentrer chez eux. C'est pour cela qu'ils nous ont demandés d'être leurs ambassadeurs. Ils ont un immense besoin d'être entendus, qu'on les regarde de nouveaux comme des hommes.

Comment résumer toutes ces histoires en une seule pièce ?

Avec 40 témoignages, on a des histoires extraordinaires mais si on va au cœur de chaque histoire, on tombe sur la grande histoire. Il fallait une langue poétique qui approche la part invisible de cette histoire, de ce phénomène de migrant. Derrière ce mot de « migrant », les hommes sont devenus des marchandises, une valeur abstraite, spéculative, et sans réelle identité aux yeux des occidentaux. Ils n'ont plus d'identité, de nom. Ils portent le mot « migrant », à défaut d'un réel passeport, tel un masque tragique attaché à leur visage. A partir des témoignages, j'ai imaginé une histoire que j'ai croisée avec le vécu des trois comédiens qui viennent de Ouagadougou, du Sénégal ou du Rwanda. Je ne sais plus dire aujourd'hui si telle phrase vient d'untel ou d'un autre, on finit par raconter l'histoire du monde.

Propos recueillis par
CATHERINE MAKEREEL

Un homme est un homme du 1^{er} au 19 juin au Poche, au bois de la Cambre, Bruxelles. Conférence-débat animé par Benoît Van der Meersch, président de la Ligue des droits de l'homme le 10 juin. Concert au profit de la Ligue le 19 juin.